

une cuillère et la plongeait dans l'assiette pleine de potage. « Là, là, ouvrez bien la bouche, goûtez comme c'est bon, n'est-ce pas ? Allons, encore une cuillerée, voulez-vous ? Pour votre père le Roi... une autre pour votre mère..., une autre pour messire Merlin, si bon pour nous, et une autre encore pour le jeune prince d'Espagne, qui vous aime tant déjà... Vous souvenez-vous de lui ? » Jeanne avalait docilement les cuillerées de potage, et ne pleurait plus.

« Là, c'est bien, dit Angèle. Je vais peler votre pêche maintenant et vous la couper en petits morceaux – il y a de jolies fourchettes pour cela, vous voyez ? On a pensé à tout ! »

Au printemps

Allongée sur son lit, Angèle se reposait et songeait. Elle avait relevé la tenture entre sa chambre et celle de Jeanne, pour l'entendre si elle gémissait en rêvant, comme cela lui arrivait souvent ; mais non. Le voyage avait dû fatiguer la princesse et elle dormait paisiblement. Quel étrange château ! songeait Angèle, et quel étrange seigneur à sa tête ! Habitée à la Cour pourtant, elle n'avait jamais rencontré pareille courtoisie, pareilles prévenances... Et ce domaine, immense, à perte de vue semblait-il, perdu dans la forêt de Brocéliande, disait-on, avec ses tours qui dépassaient les plus hauts arbres. Angèle n'avait jamais rien vu de semblable et elle s'étonnait. On disait que messire Merlin était un mage, et plus encore, un Enchanteur. Était-ce pour cela que tout était si étrange ici, et qu'on trouvait des pêches au mois de mars, et de l'oseille, et que les potages s'y faisaient en quelques instants, à peine souhaités ? Angèle souriait, comme une petite fille à qui l'on eût conté une histoire de fées, pleine de merveilles. Les merveilles, elles les vivaient, Jeanne et elle, et elle savait que nul malheur ne pourrait leur arriver ici. Elle s'endormit là-dessus, et ce fut Jeanne qui l'éveilla, ce qui l'étonna beaucoup.

La princesse s'était habillée, seule – cela lui arrivait parfois, mais rarement – elle avait même pensé à troquer sa sobre tenue de voyage contre une robe bleue qu'elle n'avait jamais encore portée, brodée d'or à l'encolure et aux poignets, et qui lui allait à ravir. Angèle se dressa sur son lit et la complimenta : « Comme

vous voilà belle, Jeanne ! Messire Merlin va en être ébloui, et je regrette que monseigneur Felipe ne soit pas ici pour l'être aussi. Vous vous souvenez de lui ? »

Jeanne eut un très vague sourire, ce qui était toujours mieux que rien – Angèle s'en contenta. Elle se leva très vite, changea de robe elle aussi, mais la sienne était brune comme une robe de franciscaine – elle n'était qu'une suivante et n'était plus toute jeune. À ce moment, on frappa doucement à la porte. Elle dit : « Entrez ! » et Merlin entra dans leur chambre et s'inclina. « Ah ! Mesdames, il me semblait bien vous avoir entendues parler. Êtes-vous prêtes pour visiter le domaine ? Enfin, une partie du domaine, il est si vaste. Oui ? Alors je vous en prie, faites-moi la grâce de m'accompagner » Il tendit son bras à Jeanne, qui s'y appuya légèrement, et Angèle les suivit.

Le couloir était immense, dallé de marbre blanc, avec de chaque côté de hautes portes qui ouvraient... sur quoi ? Angèle se le demandait, un peu craintive... Tout cela était étrange, décidément. Merlin s'arrêta devant la première porte et leur dit : « Venez mesdames. Avec votre permission, nous allons visiter le printemps. » Visiter le printemps ? Angèle ne pipa mot, mais n'en pensa pas moins. « Oui, dit Merlin comme s'il lui répondait – elle n'avait pourtant rien dit – ce n'est pas ici une représentation du printemps, vous allez le voir, mais le printemps lui-même – une de ses parties, un sourire, si vous voulez. Mais foin de paroles, entrons ! » Il ouvrit large la porte et s'effaça pour les laisser passer.

Merlin avait raison, ce n'était pas une salle avec des murs, pas un tableau – non, c'était... le printemps. Un ciel adorablement bleu, des arbres en fleurs... de l'herbe merveilleusement verte, pleine de pâquerettes et de boutons d'or, une rivière qui chantait sur des cailloux blancs – un peu plus loin, sous de hauts peupliers frémissants, une forêt plus lointaine et – mais oui ! une

biche qui allait doucement, la tête haut levée, suivie d'un tout petit faon peu assuré sur ses pattes fines.

« Que c'est beau, murmura Angèle. N'est-ce pas Jeanne, que c'est beau ? » Jeanne se taisait, mais au moins regardait-elle de tous ses yeux. Elle avait l'air intéressée – mon Dieu ! Si longtemps qu'Angèle ne l'avait vue ainsi... elle se rappelait les sourires mauvais des courtisans : « Est-on sûr qu'elle est vivante ? » Ah, s'ils la voyaient ici, et maintenant !

Une très jeune fille passa, dansant plus qu'elle ne marchait, souriant, et chantant à pleine voix une jolie chanson qu'Angèle chantait autrefois à Jeanne, et à sa mère avant elle : « À la claire fontaine, m'en allant promener... » Elle portait une robe bleue, elle aussi, et sur ses beaux cheveux bruns, longs et bouclés, elle avait posé une couronne de pâquerettes qu'elle avait sûrement tressée elle-même. Elle ne semblait voir ni Merlin ni les deux femmes et se comportait comme si elle était seule au monde, et très contente de l'être. Soudain, elle cessa de chanter, poussa un « oh ! » de joie et s'accroupit pour cueillir des fraises des bois dont elle venait de découvrir tout un nid. Elle les croquait très vite, sans prendre le temps de les goûter, et enfin dut se sentir rassasiée ; alors elle alla vers la rivière et se pencha pour y puiser de l'eau, au creux de sa main. Elle but avidement, lava ses lèvres et son menton tout rouges de fraises, et reprit sa marche dansante et sa chanson.

« Elle a presque la même robe que vous, demoiselle, dit Merlin à mi-voix. Voyez comme elle est belle – et vous l'êtes aussi : ce bleu vous convient à ravir, c'est le bleu même de vos yeux... Et vous avez les yeux de votre père, n'est-ce pas ? Mais il est blond, lui, me semble-t-il. La reine votre mère avait-elle ces beaux cheveux bruns si bouclés ? Elle devait être bien belle, elle aussi.

— Oui, murmura Angèle, bien belle, elle aussi...

— Regardez, dit Jeanne très bas.

Deux jouvenceaux avançaient lentement, main dans la main, longeant la rivière. On les entendait parler et rire – et ils s’arrêtèrent soudain, aux bras l’un de l’autre, et ils se contemplèrent avec ravissement, comme si jamais ils n’avaient rien vu de si beau en ce monde. Et puis ils repartirent, avec cet air heureux qui brillait autour d’eux comme une auréole. Jeanne les regardait sans rien dire – mais elle les regardait, c’était déjà magnifique – et Angèle dit malicieusement :

— Ne dirait-on pas le prince Felipe, Jeanne ? Et la jeune fille, avec sa robe si pareille à la vôtre, est-ce vous, ma belle ? Ou est-ce que je me trompe ?

— On s’y tromperait, c’est vrai, sourit Merlin. Voyez comme ils ont l’air heureux... L’amour est une chose admirable – peut-être la plus admirable au monde, ne pensez-vous pas, dame Angèle ?

— Certes, certes, sourit-elle, comme vous avez raison, messire !

— Voulez-vous quelques fraises, dit Merlin, si la jeune fille nous en a laissé ?

Ils se tenaient tous trois contre la porte qu’ils venaient d’ouvrir sur le printemps, comme au bord d’un tableau où l’on n’entre pas. Entrer ? Angèle croyait cela impossible.

— Oui, dit Jeanne soudain, des fraises ! Oui ! » Et elle avança d’un pas.

Émerveillée, Angèle la suivit – elle sentait Merlin derrière elle et cela la rassurait. Tout était si étrange aujourd’hui. « Je crois que c’était ici, au pied de cet arbre », dit-elle enfin.

— Oui, oui ! », cria presque Jeanne. Elle courut jusqu’au fraisier qui tapissait le coin plein d’ombres et de lumière. « Il en reste quelques-unes », dit-elle, ravie, et elle s’accroupit pour les cueillir.

Angèle pensait se trouver mal de bonheur. Elle aurait voulu que le Roi fût là, et le prince Felipe, et ces courtisans qu’elle détestait. Jeanne se relevait, la main pleine de fraises, et elle eut

alors un geste qui bouleversa Angèle. Elle tendit sa main ouverte à Merlin : « Messire, en voulez-vous ? » Jeanne était une princesse ! Et pas cet être sans âge, à peine vivant – oui, hélas, il fallait le reconnaître. Elle se tournait à présent vers Angèle : « Prenez-en une aussi, ma mie », dit-elle en souriant.

Sur le chemin du retour, ils entendirent un léger bruit de feuilles froissées ; levant les yeux, ils aperçurent deux écureuils dans un bel arbre tout près d’eux. « Regardez, Jeanne, comme ils sont jolis... » murmura Angèle.

Jeanne semblait en extase. La tête levée, elle se gorgeait de cette vision, des jolis petits êtres pleins de grâce, avec leur belle queue touffue qui leur bordait le dos de fourrure, et leur air coquin. Le soir tombait lentement, et on n’entendait plus le coucou, qui chantait depuis leur arrivée – la voix même du printemps, songeait Angèle. « Regardez, dit Merlin, les premières étoiles... » Jeanne eut un frisson soudain : « Il fait un peu frais, ne trouvez-vous pas ? » dit-elle. Merlin sourit : « C’est le printemps, demoiselle, vous le savez, on n’est pas si loin de l’hiver encore... Rentrons. D’ailleurs la nuit tombe, c’est mieux ainsi. » Il ouvrit la haute porte par quoi ils étaient entrés, il y avait si longtemps, semblait-il à Jeanne – et ils se retrouvèrent dans l’immense couloir dallé de blanc, avec sur les hauts murs des tableaux au cadre doré, magnifiques.

– Alors, dit Merlin, avez-vous aimé ce printemps ?

– Oui, dit Angèle, quel bel après-midi !

– Qu’avez-vous préféré de tout cela ?”

Jeanne réfléchit un instant. “La biche avec son faon, dit-elle, et les deux écureuils...”

– Et moi la jeune fille en bleu, sourit Angèle, et les amoureux...

– Et les fraises, dit Merlin en riant, les oubliez-vous ? » Elles se mirent à rire avec lui.